

SOPHIE CHAUVEAU

**LA FABRIQUE
DES PERVERS**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LÉONARD DE VINCI, 2008 (Folio Biographies n° 46).

NOCES DE CHARBON, 2013 (Folio n° 5939).

Aux Éditions Télémaque

LA PASSION LIPPI, 2004 (Folio n° 4354).

LE RÊVE BOTTICELLI, 2005 (Folio n° 4509).

L'OBSESSION VINCI, 2007 (Folio n° 4880).

DIDEROT, LE GÉNIE DÉBRAILLÉ, tome I-II, 2009-2010 (Folio n° 5216).

FRAGONARD, L'INVENTION DU BONHEUR, 2011 (Folio n° 5561).

MANET, LE SECRET, 2014 (Folio n° 6096).

Aux Éditions Robert Laffont

MÉMOIRES D'HÉLÈNE, 1988.

PATIENCE, ON VA MOURIR, 1990.

LES BELLES MENTEUSES, 1992.

SOURIRE AUX ÉCLATS, 2001.

Chez d'autres éditeurs

DÉBANDADE, *Éditions Alésia*, 1982 (Pocket).

CARNET D'ADRESSES, *Éditions HarPo*, 1985.

LA LISEUSE (lithographies de Frédéric Brandon), *Éditions Terrain Vague*, 1993.

ÉLOGE DE L'AMOUR AU TEMPS DU SIDA, *Éditions Flammarion*, 1995.

AVEC FRAGONARD, DANS DES DRAPS D'AUBE FINE..., *Éditions Invenit*, 2015.

LA FABRIQUE DES PERVERS

SOPHIE CHAUVEAU

LA FABRIQUE
DES PERVERS

nrf

GALLIMARD

Cet ouvrage a été publié avec la collaboration des Éditions Télémaque.

© Éditions Gallimard, 2016.

*À Béatrice Meyer, sans qui ce livre
n'aurait jamais pris son élan.*

Un homme, ça s'empêche.

ALBERT CAMUS

Prologue

Naissance d'une dynastie (1870)

L'âme de l'homme est comme un marais infect : si l'on ne passe vite, on s'enfoncé.

STENDHAL

— Un hippopotame, dis-tu ? Tu crois qu'il y a beaucoup de gras sur un hippopotame ?

— Je pense que le rhinocéros est plus gros mais l'hippopotame plus lent, donc plus facile à attraper.

— Le plus gros, c'est l'éléphant, et il y en a deux au Jardin des Plantes. Ils s'appellent Castor et Pollux.

— Et c'est bon à manger, l'éléphant ?

— Bon ou pas, quand y a plus rien, on mange ce qu'on trouve.

— Mais comment faire pour les attraper ?

Ils sont délurés, jeunes, costauds et n'ont pas froid aux yeux, ces deux compères qui chuchotent dans la rue glacée, à quelques mètres de la boutique du plus grand. Arthur C. est aussi le plus fort. Les cheveux et l'œil noirs, le regard vif, l'air rusé et la moustache agressive, il tient par le bras Alfred S., un Lorrain

ricaneur. Et ils ont l'air de ce qu'ils font : préparer un mauvais coup.

— En rentrant de livraison, je garde la carriole pour la nuit. J'aurai pris soin d'y dissimuler le fusil de chasse de mon oncle, il m'a appris à m'en servir.

— Ensuite ?

— Je tire sur l'éléphant ou sur le rhino, enfin ce qui bouge le moins, et on le transporte à l'arrière qu'on laissera bâché. Le plus dur sera de le hisser, faut prévoir des palans, des cordes.

— On n'y arrivera pas, c'est trop lourd. Pour porter un éléphant, faut être vingt, avec un attelage d'au moins six chevaux...

— T'as raison, faut trouver quelque chose de plus léger.

— Restera le plus délicat : décharger l'animal nuitamment sans se faire remarquer jusque dans la cave pour le débiter en biftecks. Là, on aura besoin d'aide.

— Faut pas trop de monde dans le secret sinon...

— Sinon faudrait partager l'oseille !

— Oui. Non. C'est surtout qu'on pourrait nous dénoncer.

Les nouveaux conspirateurs ont topé. Alfred est le second d'Arthur dans sa toute nouvelle épicerie. Quand il l'a inaugurée l'an dernier, il rêvait d'une belle caissière. Alfred accompagnait sa sœur à l'entretien d'embauche, Arthur a engagé les deux : Eugénie pour la vitrine, Alfred pour le tout-venant. De fait, il est toujours prêt à rendre service et, depuis le début du siècle, à inventer des combines de survie.

Arthur n'est pas majeur, il a dû arracher l'autorisation de son père pour monter faire fortune à la capitale. Sa famille n'a jamais quitté la Vendée, elle y est demeurée, catholique, rigide mais bienveillante. En tant qu'aîné, il a eu droit à une avance sur héritage. Aussitôt, adieu. Il a pris la route.

Dans la grand-ville en pleine mue, Arthur a choisi les récents quartiers à peine sortis des gravois du préfet Haussmann, il s'est trouvé un pas-de-porte près de la Madeleine pour miser ses économies. La chance a souri tout de suite à ce garçon pratique. Ça a pris comme du bois sec, tous les nouveaux venus du quartier se sont rués dans son épicerie, heureux d'y trouver les mêmes bons produits que dans leurs campagnes. Paris est peuplé de provinciaux, Arthur n'a pas été longtemps dépaysé.

Pour le nom, il ne s'est pas foulé : situé à côté de l'église de la Madeleine, son étal se nomme La Madeleine. C'est un garçon simple.

Dans son beau magasin d'épices l'on trouve de tout, enfin ce que sa mère et sa grand-mère sélectionnent pour lui depuis leur Vendée natale, et qu'il fait acheminer par toutes sortes de moyens, jusqu'aux plus modernes, aux plus rapides, comme le chemin de fer.

Or là, nous sommes à la mi-novembre 1870, et depuis le 20 septembre, début du siège, plus rien n'est entré dans Paris. Un drame pour la jeune épicerie d'Arthur que la ruine menace.

La capitale est encerclée, assiégée derrière ses fortifications, dont certaines sont déjà conquises par l'ennemi qui, de Versailles, guette depuis les hauteurs. Le siège est total, hermétique, la barrière prussienne étanche :

rien n'entre, rien ne sort. Passent quelques courriers, les légers, par pigeons voyageurs, ceux qu'on n'a pas encore rôtis, les plus volumineux par ballons, invention de Nadar, qui permettent d'évacuer quelques importantes personnes comme Gambetta. Sinon, rien. Après un été de guerre dont Paris a peu souffert – le front était loin –, les choses se sont soudain précipitées. « L'armée est défaite et captive ; moi-même je suis prisonnier. Signé Napoléon III. » Arrêté à Sedan le 2 septembre, l'empereur est jeté en prison chez l'ennemi. Le gouvernement démis, la république proclamée, on en oublie la guerre, on est français, quoi. On fait de la politique, l'affiche rouge, l'affiche blanche, des élections, des prises de pouvoir, des démissions, tandis que le Prussien s'insinue partout en France, se tenant comme se tiennent les occupants. Mal. Quant au siège ? Non, franchement, personne ne s'y attendait. Aucun Parisien digne de ce nom n'aurait pu l'imaginer quelques jours plus tôt. Pour tout Parisien qui se respecte, ce sont des portes pour entrer, donc pour sortir, et ces murailles d'enceintes, trouées régulièrement de forts et d'octrois, se contentent de séparer la grand-ville de la campagne. Faut être provincial pour voir dans ces murailles qui enserrent Paris une clôture de prison. Arthur, sitôt passé son premier péage d'octroi, la première fois qu'il est entré dans la ville, y a tout de suite pensé. Il avait encore sa province sous les semelles. Mais très vite, il s'est fait plus parisien que le roi et n'y a plus songé. Ébloui par ce Paris moderne que Napoléon III et son baron Haussmann ont fait briller de mille feux pour son arrivée. Cette cité est unique au monde. Impensable que rien jamais l'atteigne, ni misère, ni guerre, ni famine, ni épidémies...

La presse a beau claironner que la place est inexpugnable, pour ne pas prendre trop de risques, sitôt la déclaration de la guerre, le gouvernement dit provisoire s'est empressé d'armer les fortifications. Las, la psychologie des Français n'est plus assez guerrière. Sous Napoléon III, ils ont pris des habitudes, sinon de jouisseurs, au moins de langueur, les Parisiens surtout, qui dans la ville dite lumière depuis que le gaz l'éclaire a giorno se vautrent dans le plaisir de vivre via toutes sortes de réjouissances.

Et le Prussien a vraiment pénétré dans tout le pays. Seul Paris se met bizarrement en tête de ne rien céder à l'occupant, d'où un siège archaïque et rapidement invivable. Ce Paris qu'Arthur s'est mis à aimer avec la passion des nouveaux convertis, le Paris des Grands Boulevards et des grandes expositions, le Paris de Balzac et de Victor Hugo, lequel – nul ne peut l'ignorer – connaît la même vie qu'Arthur : éloigné, exilé pendant tout le second Empire, sitôt Napoléon le Petit, son ennemi personnel, prisonnier à Sedan, le poète qui attendait, engouffré derrière la porte de la France, tapi en Belgique, comme s'il épiait l'instant d'y bondir, est rentré à Paris après vingt ans d'exil. Et s'est réinstallé dans son pays, libéré du « tyran », où il a tout de suite repris ses marques. Le grand homme, enfermé dans la ville-prison, ressent l'angoisse de mort et les crampes de faim de tous les Parisiens. Il paraît que ça l'oblige à réfléchir à l'avenir, pour organiser une vie meilleure.

Mais pour que demain ait lieu, il faut se nourrir, et nourrir ceux qui ont choisi de rester, de résister, de défendre Paris contre ces Prussiens moustachus et leurs casques à pointe, devenus en moins de deux mois

la représentation synthétique de tous les méchants de la création. Quant au petit peuple de Paris, premier touché par la faim, premier à monter aux barricades, premier à s'enrôler dans la Garde nationale, il est réconfortant de penser que le poète partage ses misères et son accablement. Hugo, avec nous ! *Les Misérables* n'ont pas dix ans, on se les arrache toujours. Il est du côté des pauvres.

Même les femmes se sont organisées en brigades pour défendre leur pays, leurs enfants, leurs biens. Si elles passent des journées à faire d'in vraisemblables queues pour vingt-cinq grammes de viande de rat par adulte, le soir, c'est avec des bâtons, des gourdins et des piques qu'en bataillon elles montent la garde chacune leur tour.

« Au bois de Boulogne, à voir sous la cognée tomber ces grands arbres avec des vacillements de blessés à mort, à voir là où c'était un rideau de verdure ces champs de pieux aigus luisant blanc, cette herse sinistre, il vous monte de la haine au cœur pour ces Prussiens qui sont cause de ces assassinats de la nature », notent les Goncourt, bucoliques.

À la mi-novembre, l'hiver s'annonce cinglant. Plus de charbon ni de bois pour se chauffer, ni pour cuisiner.

De savoir tous les Parisiens logés à la même enseigne, et qui se battent pour une terrine de chat, de chien ou de rat, ne remonte pas le moral d'Arthur. Il faut voir le regard des assiégés chaque fois qu'ils croisent un homme à cheval. Plus que de la gourmandise, c'est de la concupiscence qu'ils éprouvent devant les jarrets de ces superbes bêtes. Ils ne les voient plus qu'en ragoût. De son enfance paysanne, Arthur conserve une admi-

ration tendre pour les chevaux, il préférerait ne pas en manger.

Sa montée à la capitale a déjà passablement dessalé ce très jeune homme, au point qu'il prend l'initiative d'un complot d'une ampleur inégalée à l'aune des bêtes convoitées. Il y a quelques semaines, son projet aurait semblé impossible. Le temps passant, le siège se resserrant, Alfred l'accueille comme une idée de génie. Reste à convaincre l'ami boucher du boulevard Haussmann, ce qui n'est pas difficile, il n'a plus rien de comestible à vendre. En revanche, il ne les accompagnera pas au Jardin des Plantes, il a la frousse. Il les attendra à l'angle de la Madeleine et des Capucines, afin de les entendre arriver de loin et courir les aider à décharger. Tope là. Même si Alfred et Arthur auraient préféré faire le coup à deux, ils n'ont pas le choix : pour la découpe ils ont besoin du savoir-faire du boucher.

Ainsi ont-ils décidé, ainsi se mettent-ils en route, fusil planqué, nuit noire, pas un piéton, pas une voiture, Paris absolument désert sous le givre qui pince. Ils ont un peu peur, mais ce sont des hommes, ils ne le montrent pas. Arthur poste sa carriole le plus près possible de l'entrée de la ménagerie, pas trop quand même, les deux chevaux semblent redouter l'odeur des fauves. Puis, comme s'ils avaient fait ça toute leur vie, ils enjambent lestement les barrières. La guerre est de leur côté : plus d'huile à brûler, plus une bougie pour éclairer l'intérieur des maisons, les rues sont encore plus noires, l'éclairage manque partout. Il y a beau temps que la municipalité n'allume plus ses flamboyants réverbères. Quand tout manque, on conserve ce qu'on peut. Ce qui fait écrire aux frères Goncourt qu'il semble vraiment que « Bismarck a enfermé au secret tout Paris

dans la cellule d'une prison pénitentiaire ». Les maisons ne sont guère plus éclairées. On gèle. On crève de faim. On y meurt d'ailleurs de plus en plus, la phtisie et la malnutrition opèrent des coupes claires, le choléra montre le bout de son nez. Les forêts autour de Paris partent en fumée, incendiées par les Parisiens eux-mêmes pour empêcher le Prussien d'avoir du bois. La ville lumière fait de sa ruine une barricade.

Tout cela arrange bien ces deux gaillards. Au Jardin des Plantes, les bêtes dorment. *Qui dort dîne* vaut-il aussi pour les ours ? Les deux amis accommodent rapidement leur vue à l'obscurité, enjambent grilles et barrières, ils se déplacent sur le sable des allées sans aucun bruit. C'est l'heure du choix : quoi manger ? Qui tuer ?

Dans le grand silence de la nuit, le lion doit avoir l'ouïe la plus fine, il se met soudain à rugir. Il faut le faire taire et vite. Son rugissement couvre le coup de fusil, mais il remue encore. Et râle. Alfred épaula à nouveau et tire. Il vise bien, l'ami Alfred : le second coup de fusil abat le roi des animaux. violemment réveillée, la ménagerie s'est mise à hurler. Le vacarme des bêtes affolées donne aux jeunes hommes l'énergie nécessaire pour cisailer le grillage qui sépare le lion de son public, lui lier les pattes deux par deux pour le sortir de là. Sur le sable, il glisse. Tant bien que mal, les deux amis parviennent à l'entrée du jardin. La grille, là, est autrement plus difficile à franchir. La manœuvre se révèle des plus ardues. Arthur court à la carriole, qui a visiblement reculé, les chevaux ont l'air de plus en plus terrorisés. Il s'empare de cordes et de palans pour faire suivre à leur proie le même chemin que celui qu'ils ont emprunté à l'aller.